construire à Fulalip, emplacement de l'école, sur la réserve des sauvages. Nous sommes contents d'avoir abandonné notre vieille et pauvre cabane, car nous n'aurions pas su comment y loger les Grandeurs qui daignent nous visiter. Mgr Blanchet nous a déjà témoigné sa satisfaction de l'état de notre Mission chez les Snohomish, et surtout des progrès que nos élèves ont faits dans la science et la vertu. Sa Grandeur porte le plus grand intérêt à notre mission. M. Howe, l'agent des sauvages, lui a promis de s'empresser de faire construire un couvent et une maison d'écoles pour les jeunes sauvages, et Monseigneur s'est engagé à envoyer trois sœurs de Charité pour diriger l'école des filles. Les chrétiens et les infidèles, attirés par la présence de Monseigneur, se réunissent en grand nombre à notre Mission. J'ai besoin de me secouer et de ranimer mes forces. Pendant plusieurs jours, outre mes deux classes, j'aurai à faire le Catéchisme deux fois par jour pour préparer mes gens à la confirmation. Pendant la première instruction que Monseigneur a adressée à nos chrétiens, plusieurs ont été touchés jusqu'aux larmes en entendant la voix du vénérable vieillard, qui leur parlait avec chaleur des bontés de Dieu à l'égard des sauvages. Après avoir confirmé nos chrétiens, Monseigneur continua à visiter les autres tribus.

Le gouvernement américain offre aux Oblats la direction de trois réserves semblables à celles que nous occupons actuellement : sur chacune d'elles se trouvera une école. Mgr Blanchet, dans le diocèse duquel sont situés ces postes, ne cesse d'exprimer son regret de n'avoir pas un plus grand nombre d'Oblats. Il prie le Seigneur de lui en envoyer, afin de seconder ses bonnes dispositions à l'égard des sauvages...

Le R. P. Jayol et tous nos écoliers se joignent à moi pour demander votre bénédiction paternelle.

VIII. Reprenons la correspondance de Mgr D'Herbomez et continuons de parcourir avec lui nos différentes Missions du Pacifique.

Esquimalt, le 25 *août* 1863. — Vous me demandez un rapport des Missions de ce Vicariat, je voudrais pouvoir satis-

faire pleinement vos désirs, mais je crains que mon travail ne se ressente un peu trop de l'état dans lequel je me trouve; ce qui me rassure, c'est que si vous n'y voyez pas tout l'ordre désirable, vous y verrez un acte d'obéissance et de bonne volonté

Vous apprendrez avec bonheur que nos travaux de cette année ont été couronnés des mêmes succès que ceux des années précédentes et que, grâce au personnel que j'ai amené, nous avons pu entreprendre de plus grands travaux en faveur, soit des blancs, soit des sauvages.

Je place en premier lieu, à cause de son importance, l'école ou collége de Victoria, capitale de l'île Vancouver; vous connaissez les motifs qui nous ont porté à nous charger de l'instruction de la jeunesse. Mgr Demers ayant approuvé notre plan, le Frère MACTAY, venu avec nous d'Angleterre, a été mis à la tête de l'école de l'Evêché. Ce Frère a travaillé de son mieux en attendant l'arrivée des professeurs que je vous avais demandés. Le R. P. MAC GUCKIN et le Frere ALLEN ayant été envoyés à notre aide, il fallut penser à bâtir notre école ou collége afin de nous mettre en mesure de lutter avec avantage contre nos adversaires qui ont des écoles et un collége à Victoria. Les Sœurs de Sainte-Anne, originaires du Canada, et qui se dévouent à l'instruction des jeunes filles, réussissent très-bien. Le nombre de leurs élèves, pensionnaires ou externes, s'élèvent à une centaine de toute religion. Nous espérons que notre pensionnat réussira de même et pourra devenir plus tard un collége et un séminaire.

Cet établissement, dont on pose aujourd'hui la première pierre, sera fini pour la Toussaint. Je puis vous en donner la dimension : il aura 45 pieds de long sur 30 de large : il se composera d'un rez-de-chaussée, d'un étage et de mansardes Au rez-de-chaussée se trouveront l'école, le parloir et le réfectoire; l'étage formera cinq chambres, et les mansardes serviront de dortoir pour les pensionnaires : tout sera bâti en briques. Ce genre de constructions ne coûtant qu'un tiers de plus que les constructions en bois, nous avons préféré faire un peu plus de dépenses pour avoir une maison solide, du-

rable et plus à l'abri du feu. Nous avons dû aussi nous occuper de satisfaire aux exigences des blancs et des noirs qui ne sympathisent pas trop entre eux, surtout pour tout ce qui regarde l'instruction et l'éducation en commun.

Le personnel de l'école sera pour le moment : le R. P. BAUDRE, président; le R. P. MAC GUCKIN, vice-président, les Frères ALLEN et MACTAY, professeurs. On y enseignera toutes les branches de l'instruction littéraire et commerciale. Nous emploierons plusieurs professeurs étrangers à la Congrégation. Il nous manque pour cet établissement quelques Frères convers.

Bien que l'école de Victoria, qui sera en même temps la paroisse des Français, Canadiens, Italiens et Espagnols, nous ait pris plusieurs des membres de notre Vicariat, nous avons pu, en nous gênant, entreprendre un nouveau district de Mission chez les sauvages. Pour assurer le succès de cette fondation, j'ai dû détacher le R. P. PANDOSY de la maison d'Esquimalt, et le R. P. GRANDIDIER, de la Mission de Saint-Charles, en sorte que je me trouve seul ici pour desservir les blancs d'Esquimalt, les Irlandais de la marine anglaise, le camp sauvage d'Esquimalt, et les tribus de Saanitchs. Le R P. FOUQUET reste avec le R. P. GENDRE pour desservir quatre postes de blancs, c'est-à-dire New-Westminster, port Douglas, fort Hope et fort Yale, vingt à trente camps sauvages et l'établissement ou école Sainte-Marie C'est une fois plus de travail que deux hommes peuvent en faire.

Les PP. PANDOSY et GRANDIDIER, accompagnés du Frère BLANCHET, procureur vicarial, sont partis au commencement du mois d'août pour se rendre au fort Ruper qui se trouve au N.-E. de l'île Vancouver, à une distance de près de cent lieues de Victoria. Arrivés au fort, ils visiteront les camps sauvages des environs, passeront l'hiver dans le camp le plus voisin, et, au printemps, on commencera la fondation d'un nouvel établissement dans le genre de celui de Sainte-Marie sur le Fraser. Voici un passage de la lettre que m'a écrite le P. GRANDIDIER en route pour sa nouvelle Mission :

« *Nanaimo, 12 août* 1863. — Avant d'aller plus loin, je m'empresse de vous envoyer une petite lettre pour vous ras-

surer sur notre compte. Jamais je n'ai été aussi bien que depuis que je voyage à la garde de la divine Providence. Nous espérons arriver au fort Ruper samedi prochain, jour de l'Assomption.

« Nous sommes partis de Victoria le 9 août, à six heures du matin, après avoir dit notre messe, le P. Pandosy à l'évêché, et moi chez les Sœurs de Sainte-Anne. Le temps était magnifique. Le capitaine nous traite avec une exquise politesse Je ne sais si notre Mission réussirait si les choses allaient toujours du même train, mais heureusement que la pilule n'est sucrée qu'au commencement. On nous dit qu'au fort Ruper il y a des jardins en très-bon état. Le climat n'est guère plus froid qu'à Victoria et il est moins pluvieux, m'a dit le capitaine Swanson, qui y a passé quatre ans en qualité de commandant du steamer *Labouchère*. Nous quittons Nanaimo aujourd'hui. Nous sommes allés à terre et nous avons vu des sauvages qui suivent les ministres. Ceux-ci leur font abandonner le signe de la croix, ce que les sauvages n'aiment pas. Je suis sûr que s'il y avait un prêtre ici, il ramènerait tout le troupeau au bercail, mais le pasteur n'y est point et les loups ont beau jeu. Notre présence a excité le zèle des ministres. Le lendemain de notre arrivée à Nanaimo, le ministre anglican a dépêché un catéchiste en canot chez les sauvages *Comox* pour les prévenir contre les idolâtres qui allaient les mener à la perdition. Les renseignements que nous avons recueillis sur les sauvages du nord de l'île ne sont guère à leur avantage ; quand nous serons sur les lieux, nous les apprécierons à notre point de vue et nous vous communiquerons nos remarques. »

Quoique les sauvages des environs du fort Ruper soient généralement moins bien disposés que ne l'étaient les sauvages de la rivière Fraser, au commencement de la Mission de Saint-Charles, j'aime à croire que nos Pères finiront par les adoucir, les civiliser et en faire de bons chrétiens et qu'ils renouvelleront dans ce district ce qui a été accompli sur le Fraser et ailleurs en peu d'années. Nous voudrions, s'il était possible, y fonder un établissement pour l'instruction des

enfants qui sont très-nombreux. Nous avons déjà essayé dans d'autres Missions et nous regrettons que nos moyens ne nous permettent pas de poursuivre ces premiers succès. Tout est à faire dans ces immenses Missions. Nous n'avons pas fini dans un endroit qu'il faut recommencer dans un autre. A peine avons-nous achevé de bâtir dans le district d'Esquimalt où nous comptons quatre chapelles, une pour les blancs et trois pour les sauvages, au lac Okanagan où il y a une résidence et une église, sur le Fraser où il y a une église pour les blancs et quatre chapelles pour les sauvages; chez les Snohomish où nous avons quatre chapelles pour les sauvages, qu'il faut porter nos regards vers de nouveaux districts où tout est à entreprendre. Je crois que nos successeurs ne verront pas la fin de ces travaux, à moins qu'ils ne soient beaucoup plus nombreux et ne reçoivent de plus puissants secours.

Je voudrais, avant de terminer ce rapport, vous transcrire en entier celui que le R. P. FOUQUET m'a envoyé dernièrement. Il résume en quelques traits l'histoire de la Mission Saint-Charles depuis sa fondation. En voici les passages les plus saillants :

« Vous vous rappelez sans doute comment au printemps de 1861 le mouvement fut imprimé à notre Mission par la visite des camps de la rivière Fraser; depuis lors il s'est étendu dans toutes les tribus avec lesquelles nous avons été en rapport. Pendant l'été de la même année, tous les camps kroamish, au nombre de vingt, prirent la prière, et la tempérance fut organisée parmi eux.

« A la même époque, le R. P. GRANDIDIER partit pour le fort Alexandre; il passa par le port Douglas et visita à son retour Lytton et le fort Yale; partout il jeta au milieu des sauvages des germes de conversion. Au mois d'octobre, environ trois cents sauvages du port Douglas vinrent assister à la réunion convoquée chez les Ketzy. J'en ai parlé longuement ailleurs. La visite qu'on leur fit au mois de décembre amena quatorze camps à prendre la prière et à organiser la tempérance. Une nouvelle réunion eut lieu, malgré un froid rigoureux et plusieurs pieds de neige; ils s'y trouvèrent au nombre

de sept cents, plusieurs avaient eu à faire deux, trois et quatre journées de canot. A Noel de la même année, les sauvages de Spuzzum et des environs descendirent à Fort-Yale avec des présents de toute sorte, fourrures, argent, olalé (fruit sauvage), saumons, etc , pour engager les prêtres à aller les visiter. Ces présents témoignaient de leur bon cœur et du désir qu'ils avaient de recevoir la prière. De toutes ces richesses, nous n'acceptâmes qu'une poignée d'olalé et une natte : nous fûmes obligés de différer la visite. Depuis ce temps, ils n'ont cessé de revenir à la charge chaque fois que le prêtre est allé à Fort-Yale. Dernièrement, un des chefs, fatigué d'attendre, est venu passer un mois à Sainte-Marie pour apprendre les prières, et il est retourné en état de les enseigner au reste de ses gens.

« En 1862, les Chichels sont venus à New-Westminster ainsi que les Tlohos (sauvages du détroit) : les premiers ont voulu y rester jusqu'à ce qu'ils aient su la prière ; les uns comme les autres ont demandé que la tempérance fût organisée parmi eux. Tous les camps du ressort de la Mission de Saint-Charles ont fait la prière, à l'exception d'un seul ; cette exception douloureuse est due à l'influence des ministres et de quelques Anglais. Pendant toute l'année 1861, nous n'avons reçu que des consolations de la part de tous les sauvages. Mais en 1862, le démon ne nous a pas laissés aussi tranquilles : il mit en mouvement les jongleurs et les ministres. Ces derniers ont tenu dernièrement un grand meeting afin de porter l'évêque anglican Hill qui va en Angleterre à ramasser de l'argent et à amener un grand nombre de ministres dévoués à la conversion des sauvages. J'ai remarqué que depuis un certain temps les ministres et des Anglais zélés encouragent les sauvages à aller les trouver. Comme ce ne sont que des ivrognes et des jongleurs qui s'y rendent, les bons sauvages en rient : le plus grand inconvénient jusqu'à ce jour, c'est que les mauvais se réfugient auprès des ministres quand nous voulons les obliger à se corriger. Malgré les efforts du démon, les sauvages nous donnent de belles espérances et ils nous fourniront un nombre respectable de bons chrétiens La

masse continue depuis trois ans à faire la prière et à observer la tempérance. Permettez-moi de toucher d'une manière spéciale à ce dernier point.

« L'organisation de la Société de tempérance vous est connue; les détails de son établissement au printemps de 1861 vous ont été transmis. Depuis lors, elle s'est maintenue beaucoup mieux que nous ne pouvions l'espérer. En octobre 1861 eut lieu la grande réunion que vous aviez autorisée : quarante-sept chefs se trouvèrent au rendez-vous chez les Ketsy, à onze milles au-dessus de New-Westminster. Ce fut là qu'eut lieu la distribution des drapeaux de tempérance préparés par le R. P. Jayol Mgr Demers vint y présider. Sa Grandeur se rendit ensuite chez les Ketsy, où elle distribua les cartes de tempérance. Nous eûmes aussi des courses en canots, des tirs à la cible et autres exercices, sans compter les prières et les chants. Dans ce temps-là et depuis, quatre mille cartes de tempérance environ ont été distribuées. On peut dire que l'ivrognerie a disparu, il n'y a plus que des cas rares et souvent dus à l'influence pernicieuse des mauvais blancs. Si un certain nombre, 1 sur 10, ont manqué à leur promesse pendant ces deux dernières années, je ne pense pas qu'il y ait un ivrogne sur 100 hommes, tandis que précédemment il y en avait probablement 99 sur 100.

« Sous le rapport de l'instruction religieuse, nos sauvages de Saint-Charles sont peu avancés : ce n'est pas tant leur faute que le manque de prêtres. Un Missionnaire pour six mille sauvages et quatre postes de blancs, c'est tout ce qu'ils ont eu pendant près de deux ans. Les prières ont été traduites en cinq langues différentes, Fraser-River, Skroamish, port Douglas, Spuzzum, Chichel et apprises à ces cinq tribus qui comptent plus de soixante camps. Les cinq premières leçons du Catéchisme ont été traduites en trois langues et les deux premières en deux autres langues; elles ont été enseignées aux tribus respectives. Nous leur avons aussi appris un certain nombre de cantiques et les cinq premiers mystères du Rosaire. Voici le cours de nos instructions. En 1861 : dogme, Dieu et ses œuvres; morale, vérités dernières. En 1862 : Jésus-Christ

et ses œuvres, commandements de Dieu, vices à extirper; 1re année, l'ivrognerie; 2e année, la paresse. Cette année, nous expliquerons les Sacrements; les instructions morales roulent sur le péché, et le vice à extirper est la bigamie et les mauvais mariages. Tout en engageant les sauvages à se corriger de tous leurs défauts, nous attirons ainsi chaque année leur attention sur un point spécial.

« L'établissement de Sainte-Marie nous donne plus de consolation que nous ne pouvions en attendre; nos enfants font de véritables progrès.

« J'ai plusieurs statistiques commencées, mais elles ne sont pas encore complètes, je ne vous les envoie pas dans ce compte rendu. Elles ont pour objet le nombre de sauvages dans chaque camp, le nombre des baptisés, etc., des enfants capables de venir à l'école. J'ai déjà plus de cent noms d'enfants inscrits. Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous ces renseignements. Je me bornerai à vous dire le chiffre de nos baptêmes d'enfants. En 1861 : 804 environ; en 1862 : 260. Nous espérons pouvoir commencer cette année à administrer les Sacrements aux adultes : jusqu'ici, nous nous sommes arrêtés aux enfants et aux moribonds. »

Tel est le rapport du R. P. Fouquet. Il ne relate point un accident arrivé au R. P. Grandidier, dans la résidence de Sainte-Marie : laissons le héros et la victime tout à la fois nous en faire le récit. Ce Père m'écrivait le 23 mai 1863 :

« Je suis allé dernièrement à Sainte-Marie, sur la demande du R. P. Préfet qui voulait me faire reposer. J'y ai passé quinze jours bien agréables avec les enfants; je participai à tout, leur classe, leur travail et leurs jeux. Je redevenais jeune, mais voilà que trois jours avant de repartir un gros rhume m'a saisi pendant la nuit et je suis maintenant obligé de garder la chambre. Réellement, Sainte-Marie ne me porte pas bonheur. Déjà, au mois de février, j'y suis venu pour m'entretenir d'affaires avec le R. P. Préfet : j'arrivai le vendredi matin, et, dans l'après-midi, voyant le R. P. Fouquet rouler des billots avec les sauvages, son zèle s'empara de moi et je pris une hache et me mis à couper le bois : j'y allais de

si bon cœur, que je coupai tout, arbre, pantalon, botte, bas et jambe. D'abord, je crus que je n'avais fait que froisser la chair et je m'accusai de grande maladresse. Je me remis au travail sans penser que je m'étais coupé, mais le sang m'obligea de regarder d'où il venait et je vis une entaille de trois pouces de long Je me rendis à la maison et le Frère **Janin** me mit un premier pansement. La hache avait frappé sur le devant de la jambe, à une main au-dessus de la cheville du pied : aucun des os ni des nerfs n'était attaqué et je me suis félicité de m'être coupé si artistement. Sur le moment, je ne fus pas si bon philosophe, et je m'évanouis pendant que le Frère appliquait le premier pansement. Alors le P. **Fouquet** courut à la chapelle chercher un peu de vin; son seul souci était que les sauvages ne le vissent point apporter une bouteille et il prit la première qui lui tomba sous la main; il m'en versa à boire ; malgré mon état de demi-connaissance, je trouvai un goût nouveau à son vin. Cependant il produisit son effet, et je revins à moi. Quelque temps après, le Frère **Janin** inspecta la médecine, remit le bouchon et ne dit rien. Cela inspira des doutes au R. P. **Fouquet** sur la validité de son vin; il le goûta donc et trouva qu'il s'était servi du remède des Irlandais, c'est-à-dire qu'il m'avait donné de l'eau bénite... La plaie ne s'est fermée que lentement, mais en ce moment il n'en reste plus d'autre trace qu'une ligne rouge. N'avais-je pas raison de m'applaudir de mon habileté. Le R. **Fouquet** se coupe, mais le coup atteint la cervelle, le P. **Gendre** renverse un arbre qui lui fêle la tête : quant à votre serviteur, il s'en tire à meilleur marché. »

Vous voyez que nos Missionnaires prennent gaiement leurs mésaventures, mais comme il serait à désirer qu'ils ne s'exposassent jamais à de pareils dangers !

Je termine ce long rapport par quelques extraits d'une lettre du R P. **Durieu** sur la Mission du lac Okanagan ; elle est du 12 mai 1863 :

« Le R. P. **Richard** est en visite chez les Shoushouapes, je l'attends tous les jours. A en croire les courriers sauvages, son guide aurait été attaqué de la petite vérole, ce

qui doit retarder sans doute le retour de Sa Révérence.

« Le Frère Surel et moi nous nous portons bien ; nous achevons nos semences. Dans notre vallée, le printemps est d'une sécheresse incomparable : depuis le 12 avril, nous n'avons pas eu une seule goutte de pluie : c'est toujours un beau soleil et un ciel d'azur sans aucune tache.

« Le 18 avril, je suis allé vacciner la tribu du Pied du grand lac et encourager par ma présence et mes compliments ces Indiens qui se sont mis à la culture J'ai été surpris de tant d'ouvrage fait en si peu de temps ; avec de la pelleterie, ils se sont achetés des outils, pioches, bêches et pelles, et ils se sont clôturés comme les blancs. Pour commencer, c'est beaucoup. Je ne saurais vous décrire le contentement que j'ai éprouvé en arrivant au milieu de ces jardins. Puisse le bon Dieu bénir et faire fructifier cette semence et encourager par là le pauvre enfant des bois à redoubler d'efforts l'année prochaine ! Voulant se construire eux-mêmes une petite chapelle pour la prière et pour la Robe-Noire quand elle viendra passer quelques jours parmi eux, ils m'ont prié de leur désigner l'endroit le mieux approprié afin qu'ils puissent travailler à sa construction lorsque le poisson montera. On a choisi une place au centre des jardins, dans un endroit où l'on peut avoir à côté un bon coin de terre, que les jeunes gens clôtureront et cultiveront pour la nourriture de la Robe-Noire lors de ses visites.

« Cette réserve se trouve à une journée et demie de l'Anse au Sable. J'y suis allé seul, sans guide, ne prenant de vivres que pour un jour. Ces braves gens ont été surpris de me voir voyager tout seul : ce n'est pas ainsi, me disaient-ils, que voyageaient les premières robes noires. Ils ont aussitôt dressé une tente pour moi, les jeunes gens ont coupé du bois pour le feu, une bonne vieille m'a apporté, sans retard, une tasse de poires sèches, en me disant que je devais avoir faim, et, en effet, j'avais bon appétit Durant les trois jours que je suis resté au milieu d'eux, je prêchais tous les jours après la prière du soir ; j'ai baptisé huit enfants et préparé au baptême deux vieux qui ne tarderont pas à mourir. Je les aurais bap-

tisés de suite, mais leurs femmes sont encore jeunes et pleines de malice.

« Ce printemps nous a amené plusieurs fermiers de plus, un Français protestant, un Anglais et deux Allemands. Ces deux derniers ont quitté Colville pour venir à l'Anse au Sable ; un d'eux a été marié par le R. P. Joset à une sauvagesse, ancienne domestique de William Piou, à Colville.

« Je vous trouverai au fort Hope, le 14 juillet ; je m'y rendrai selon vos ordres avec le Frère Surel. »

Les visites du R. P. Richard aux tribus environnantes ont produit les meilleurs résultats.

En résumé, je puis dire que toutes nos Missions continuent de prospérer. Il ne nous manque qu'un plus grand nombre d'ouvriers et un peu plus de ressources pour en entreprendre de nouvelles et faire porter à toutes les fruits les plus abondants de salut.

IX. La suite de la correspondance de Mgr d'Herbomez ne nous offre, pendant plusieurs mois, aucune lettre qui puisse prendre place dans nos Annales. Nous devons nous contenter d'en extraire les faits suivants. Les constructions du collége de Victoria ont été rapidement exécutées, et nos Pères sont entrés en possession de cette nouvelle résidence vers la fin de l'année 1863. La Mission du fort Ruper rencontre de grandes difficultés, et l'état de santé du R. P. Grandidier nécessite son rappel ; il est remplacé dans son poste par le R. P. Lejacq. Mgr Demers a visité pendant l'été les mines du Caribou. Il avait laissé au R. P. Baudre, qui résidait à l'Evêché, tous les pouvoirs de grand-vicaire. Cette visite a prouvé à Mgr Demers la nécessité d'établir une station permanente de Missionnaires au milieu de ces régions envahies par les chercheurs d'or. La colonisation des différentes contrées qu'évangélisent nos Pères se fait lentement ; peut-être est-ce une meilleure garantie pour sa durée.

Reprenons, avec l'année 1864, la correspondance du Vicaire des Missions du Pacifique.

Esquimalt, 10 *février* 1864. J'ai promis de vous envoyer un rapport sur nos Missions, je ne sais quand je pourrai tenir parole. Je dois vous annoncer que l'infatigable P. FOUQUET va partir dans quelques jours pour faire une excursion apostolique dans l'île Charlotte et dans le nord de la Colombie britannique, où les sauvages n'ont jamais vu de prêtres. Cette visite est très-importante, elle doit préparer les voies à un nouveau district de Missions ; nous voulons devancer les ministres dans cette île et dans les contrées plus au nord que le fort Simpson, où ils sont déjà établis.

Notre collége de Victoria prospère, il n'y a encore qu'un mois et trois jours qu'il a été ouvert : on y compte déjà 14 élèves de la ville ; l'école de l'évêque anglican a perdu plusieurs enfants qui suivent nos cours. Nous espérons que le printemps nous amènera plusieurs pensionnaires

New-Westminster, 20 *février* 1864... Vous me demandez des nouvelles du R. P. MAC-GUCKIN et des Frères MACTAY et ALLEN ; ils se portent tous bien. Le Père a été ordonné le jour de la Toussaint, il a déjà prêché plusieurs fois à la cathédrale ; il viendra prêcher à New-Westminster le dimanche des Rameaux et à Fort-Yale le jour de Pâques. Les Irlandais l'aiment beaucoup Il est directeur des études et économe, je suis aussi très-satisfait des deux Frères irlandais ALLEN et MACTAY...

Deux semaines après la date de cette lettre, le R. P. D'HERBOMEZ recevait la nouvelle de sa préconisation à la dignité d'Evêque de Melitopolis *in partibus infidelium* et de Vicaire apostolique de la Colombie britannique. Ce nouveau vicariat était en même temps confié à la Congrégation. Nous n'avons pas à faire connaître ici les sentiments qu'exprima le R P. D'HERBOMEZ à la réception de la lettre du Supérieur-Général qui lui notifiait les ordres du Souverain Pontife.

De graves questions préoccupaient alors le Vicaire des Missions du Pacifique. Fallait-il admettre les noirs dans le collége de Victoria, ou devait-on leur en interdire l'entrée? on sait toutes les susceptibilités que la différence des couleurs a fait naître dans plusieurs contrées du nouveau monde entre les Américains et les nègres. La question fut tranchée dans le sens le plus chrétien et le plus charitable : c'était une occasion de mettre en pratique notre belle devise : *Pauperes evangelizantur.* Au mois de juin 1864, le collége comptait soixante-dix-sept élèves : son succès paraissait de plus en plus assuré.

La question des écoles communes (*common schools*) devait nécessairement se faire jour dans les colonies anglaises du Pacifique. Elle a été l'occasion de plusieurs meetings dont les opinions ne pouvaient guère concorder avec les sentiments catholiques. Les préjugés étaient favorables à l'établissement de ces écoles où l'enseignement religieux devient secondaire, pour ne pas dire complétement nul. Le gouvernement colonial en a pris l'initiative avec le zèle qu'il déploie dans toutes les questions de ce genre. Nos Pères se sont tenus sur une réserve prudente en attendant le moment favorable de se mêler au combat. Ce moment est arrivé. Le R. P. FOUQUET vient de publier (juin 1865) une brochure en anglais : c'est un exposé clair, succinct et raisonné de la doctrine catholique en matière d'éducation. C'est ainsi que sur les bords de l'Océan pacifique comme sur les rives de l'île de Ceylan, nos Pères soutiennent, en employant toutes les armes en leur pouvoir, la cause de l'Eglise contre les sectes qui veulent marcher ses égales. Le protestantisme compte déjà plusieurs écoles dans les principales résidences de l'île Vancouver et de la Colombie britannique. Espérons que peu à peu nous pourrons contre-balancer l'influence acquise par ces établissements, et étendre sur les blancs et

sur les sauvages la prépondérance qui appartient à la véritable religion. Afin d'arriver à ce but, nos Pères ne s'épargnent ni fatigues, ni voyages. Voici ce que nous trouvons dans une lettre de Mgr D'HERBOMEZ en date du 17 juin 1864 :

Le R. P. FOUQUET est arrivé depuis quelques jours de sa lointaine excursion ; sa santé paraît y avoir gagné, mais il en rapporte des douleurs rhumatismales qui augmenteront ses occasions de souffrir. Le R. P. LEJACQ est resté au fort Ruper. L'apparition de ces deux Pères dans la Mission protestante établie depuis plusieurs années au nord des possessions anglaises, leur apparition, quoique bien courte, ne laissera pas que d'avoir de bons résultats. Je vais les engager à vous envoyer une narration de leur long et dangereux voyage [1], et à vous communiquer leurs diverses impressions. Ils ont jeté une semence qui pourra plus tard faire germer d'heureux fruits de salut. Les ministres paraissent perdre dans l'estime des sauvages, parce qu'ils se livrent au commerce. La visite de nos Pères a disposé ces pauvres Indiens à recevoir parmi eux les Missionnaires catholiques. Il est à regretter que nous ne puissions envoyer bientôt nos Pères dans cette partie abandonnée de la vigne du Seigneur.

Il paraît, d'après les observations de nos Pères, que le nombre des sauvages de l'île Charlotte serait beaucoup moindre que le disaient ceux des navigateurs qui n'ont vu les sauvages qu'en passant ; il est vrai que la petite vérole les a horriblement décimés. Maintenant que l'île est assez connue, on croit généralement qu'elle ne contient pas plus de cinq à six mille sauvages. On dit qu'au fort Simpson, qui se trouve sur le continent, vis-à-vis l'île Charlotte, il y a pendant l'hiver plusieurs milliers de sauvages. Quant aux tribus de l'intérieur, elles ont encore plus souffert de la petite vérole ; dans certains camps, on ne compte qu'un petit nombre de familles

[1] Nous n'avons pas reçu ce rapport et nous en exprimons ici tout notre regret

qui ont échappé au fléau destructeur. Les sauvages des tribus où nous avons des Missions ont été vaccinés par nos Pères, et presque tous ont été sauvés, ce qui n'a pas peu contribué à affermir notre influence. Je ne vous parle pas de la grande réunion des sauvages qui a eu lieu sur le Fraser le jour de la fête de la reine d'Angleterre. L'impression produite sur les blancs et sur les indigènes a été vraiment extraordinaire ; nos adversaires auront beau répandre leurs mensonges, ils ne pourront pas la faire disparaître de sitôt.

En résumé, la Mission de Saint-Charles sur le Fraser marche à notre grande satisfaction; celle du lac Okanagan est prospère; celle des Snohomish laisse à désirer, quoique la situation matérielle s'améliore de jour en jour. Enfin, la Mission du fort Rupert ne nous donne pas de grandes consolations. Le R. P. Pandosy m'écrit qu'il espère toujours que cette Mission réussira, parce qu'elle a commencé par la Croix. De fait, elle n'est pas avancée : les Kakouals se montrent très-indifférents pour tout ce qui tient au spirituel. Les prières et le temps amèneront peut-être de meilleures dispositions.

Esquimalt, 24 *juin* 1864. — J'aurais voulu pouvoir donner un peu de relâche au R. P. Fouquet, après son excursion sur l'île Charlotte, en allant moi-même au Caribou, explorer l'intérieur du pays et examiner les endroits les plus propices pour des Missions : les circonstances me retenant ici, c'est encore sur ce même Père que j'ai dû jeter les yeux pour ce voyage, non moins important ni moins fatigant que celui de l'île Charlotte. Il est parti le 11 de ce mois...

Victoria, 14 *juillet* 1864. — Je regrette vivement que l'on ne puisse nous envoyer au plus tôt des sœurs de la Sainte-Famille. Je serai obligé de m'adresser à la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, qui ont dans cette ville un très-beau pensionnat. Cependant j'aurais préféré nos sœurs, et pour les écoles, et pour les hôpitaux...

Notre collége réussit très-bien. Les vacances viennent de commencer. Le R. P. Baudre fait sa Retraite avec les Pères et Frères professeurs. Je vais l'envoyer passer quelques jours à New-Westminster.

J'ai vu le R. P. Richard au fort Hope, où il est venu chercher les provisions pour la Mission du lac Okanagan. Ce Père se porte bien, ainsi que les autres membres de cette résidence. J'ai appris que les habitants de leur vallée ont été grandement éprouvés; des milliers de sauterelles ont ravagé toutes les récoltes, sans épargner celles de la Mission.

M l'abbé Évrart Mauroit m'a écrit une charmante lettre m'annonçant le présent que mes anciens confrères ou condisciples du diocèse de Cambrai veulent me faire : je vais leur envoyer mes remercîments. C'est une chapelle épiscopale qu'ils me destinent.

Je ne sais pas encore l'époque à laquelle aura lieu mon sacre. Je vais écrire à Mgrs Blanchet pour savoir en quel temps ils pourront venir. Je tiens aussi à réunir plusieurs de nos Peres, et ce n'est que dans un mois que reviendra le R. P. Fouquet...

Une chose m'encourage beaucoup : c'est le dévouement que montrent nos Pères et nos Frères pour alléger mon fardeau autant qu'il dépendra d'eux...




X. Voici le rapport que le R. P. Fouquet a adressé à Mgr D'Herbomez sur son voyage aux mines du Cariboo :

Esquimalt, 13 *août* 1864. — De retour de mon voyage au Caribou et dans l'intérieur du pays, j'ai à vous faire un petit rapport sur cette visite, quelque minimes qu'en aient été les résultats.

Le samedi 11 juin dernier, je quittai New-Westminster, et le dimanche 12, j'arrivai à Fort-Yale. Je réunis les sauvages pour l'instruction et la prière du soir. J'en vaccinai quelques-uns : c'est tout ce que je pus faire dans cette place. J'y étais arrivé trop tard pour y célébrer la Sainte Messe. Le lundi 13, je partis en *stage coach* vers quatre heures du matin ; la voiture ne s'arrêtant que quelques minutes, je ne pus que vacciner les sauvages en différents endroits Nous arrivâmes dans l'après-midi à Lytton ; j'y baptisai l'enfant d'un blanc. Dans le voisinage de cette ville, j'aperçus quelques sauvages ; mais